

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

BX
1423
V187
A1

R454 SAINT JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE

8
1900

NOUS sommes heureux de publier le Bref que le
Souverain Pontife adresse à M. Guibert, pour
sa très belle *Histoire de saint Jean-Baptiste de la Salle*.

*A Notre cher Fils, Jean Guibert, prêtre de Saint-Sulpice,
supérieur du séminaire de l'Institut catholique à Paris.*

LEON XIII PAPE

Cher Fils, salut et bénédiction apostolique !

Au milieu des solennités dans lesquelles Nous avons, ces jours-ci, décerné les honneurs des saints du Ciel à Jean-Baptiste de la Salle, c'est avec un bien doux à propos que Nous est arrivé, de votre part, l'hommage de la nouvelle histoire dont vous êtes l'auteur. Un homme, à qui la bonne et chrétienne éducation des classes populaires est si grandement redevable, et dont les créations bienfaisantes ont pris, en se perpétuant, une si vaste extension, méritait bien que le talent d'un écrivain s'employât, avec le secours de tant de documents scrupuleusement étudiés, à les mettre en lumière. Nous vous en adressons Nos félicitations, formant en même temps le vœu que les lecteurs de votre livre ne se contentent pas, comme unique fruit, de louer Dieu, vraiment admirable dans ses saints, mais qu'ils y trouvent aussi une leçon et un stimulant. Qu'ils y apprennent de quelle façon, pour cet âge si tendre et si léger, mais où s'alimente pourtant l'espoir de la société domestique et civile doit se pratiquer la culture de l'esprit et surtout celle du cœur ; et, en le voyant si tristement exposé à toutes

44



les dépravations du jour, qu'ils comprennent bien avec quel zèle ils doivent travailler à sa préservation, pour qu'il ne se rende pas indigne, en grandissant, du bien souverain pour lequel Dieu l'a fait naître.

Qu'à votre beau travail saint de la Salle lui-même réserve sa récompense, et que, par lui, ces vieilles relations avec la Compagnie de Saint-Suplice, dont votre lettre rappelle pieusement le souvenir, soient de jour en jour rendues plus fécondes en grâces du ciel. En attendant, recevez, comme témoignage d'affection et de bienveillance, notre bénédiction apostolique, que, de tout cœur, nous accordons pareillement à cette même Compagnie.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 31 mai de l'année 1900, de Notre Pontificat la vingt-troisième.

UN IMPORTANT DISCOURS

Extrait du discours que Son Excellence le Nonce apostolique a prononcé à l'inauguration d'une des sections de l'Exposition de Paris

Mesdames, Messieurs,

L vous a semblé tout indiqué que le représentant de S. S. Léon XIII présidât la cérémonie de la bénédiction de ce grand et merveilleux sidérostat; je vous remercie bien vivement de cette heureuse pensée et de l'honneur que vous me faites.

En effet, le Pape Léon XIII non seulement a marqué, par la restauration de l'Observatoire du Vatican, sa haute

et profonde sympathie pour la science astronomique, mais encore l'œuvre dont nous célébrons aujourd'hui le légitime succès n'a pas cessé de retenir sa constante attention et, entre toutes les merveilles que le génie humain expose à Paris, certainement le sidérostas est celle qui est de nature à intéresser le plus vivement Sa Sainteté.

Il ne saurait en être autrement : celui qui, vicaire de Jésus Christ, est le plus près de Dieu, n'est-il pas le protecteur naturel de la science qui tend à rapprocher le plus l'œil humain de la voûte céleste ?

Les progrès de cette science ne sauraient être du reste qu'une longue et continuelle affirmation de vérités conformes aux dogmes de la religion.

Aucune découverte astronomique ne peut se trouver en contradiction avec l'enseignement même de l'Eglise, et plus le télescope fouille le livre des cieux, plus apparaît inattaquable la vérité de cet enseignement.

Et quand l'instrument vise les planètes plus rapprochées, alors se manifestent cet ordre et cette unité cosmique dont la précision vient d'être une fois de plus solennellement proclamée par tous les savants du monde réunis autour de la récente éclipse du soleil. C'est ainsi que, de tout temps, la vraie mécanique céleste a montré aux esprits attentifs l'existence de cette intelligence suprême qui meut et gouverne le monde, *mens agitat molem*, et que les perfections invisibles de Dieu deviennent insaisissables comme le dit saint Paul, par la compréhension philosophique des choses visibles.

Et, puisque la Raison et la Foi reconnaissent dans la bénédiction de Dieu la protection et la sécurité de toutes choses, comment ne serais-je pas venu avec joie bénir ce beau sidérostas ? Comment hésiterions-nous à lui souhaiter de longues heures de travail dans le calme et le silence

des nuits, non plus sous cette atmosphère du Champ de Mars, où cependant il donne déjà des merveilles, mais bien plutôt sous un ciel léger et pur, dans la sérénité d'un de ces jardins qui avoisinent la coupole de Saint-Pierre, à côté de cette basilique d'où rayonne la parole révélatrice des cieux surnaturels ? Mais, hélas ! la pauvreté actuelle du Saint-Siège me fait douter que cet espoir se réalise.

Noble instrument ! Explore vaillamment les cieux ; le siècle qui tinit a été celui de l'exploration de la terre ; pour toi, il faut que le siècle qui va s'ouvrir s'affirme comme celui de l'exploration du ciel ; par toi, que l'homme étudie et fixe, s'il est possible, les lois encore incertaines de la météorologie et de l'astrophysie ; que, par toi, les merveilles célestes se révèlent davantage à l'œil des mortels et justifient encore une fois cette pensée d'Aristote, que l'astronomie apporte à l'homme plus de joie que les autres sciences naturelles. Que par la majesté de tes découvertes les cœurs s'élèvent, que les âmes s'unissent dans la connaissance et dans l'amour de Celui qui est la source première des sciences et que l'hymne de l'Ascension chante et invoque comme guide et chemin aux étoiles, et comme terme de nos aspirations : *Tu dux ad astra ad semita. — Sis meta nostris cordibus.* Car c'est ainsi, Mesdames, Messieurs, que la gloire de Dieu, toujours resplendissante dans les cieux, trouvera son écho sur la terre dans la paix aux hommes de bonne volonté.

LA SAINTE VIERGE DANS LA PENSÉE

Et le culte catholique au XIX siècle

—

QU'ONT ajouté les cent dernières années à notre connaissance de la Vierge Marie, soit à la connaissance de sa personne, soit à la connaissance de son rôle dans l'économie du salut ? Comment a-t-on écrit et parlé d'elle ? Comment a-t-on compris l'histoire de son culte : culte des arts et culte de la piété, et comment surtout, ce culte a-t-il été pratiqué dans la vie de chaque âme et dans la vie publique du peuple chrétien ? Telles sont les questions que se pose et auxquelles répond le R. P. de la Broise dans deux articles publiés récemment dans les *Etudes* des RR. PP. Jésuites et que nous résumons brièvement.

I

Notre siècle peut être justement appelé le siècle de l'histoire. Le mouvement historique qui s'est étendu à tout et spécialement aux sciences religieuses profite à la théologie de la Vierge, à son culte, aux formes et à l'esprit de la piété envers elle. La connaissance exacte de sa personne et de sa vie, n'a fait à peu près aucun progrès. Des essais nombreux ont été faits : les principaux par l'abbé Orsini, l'abbé Maynard, C. H. T. Jamar, l'abbé Lecanu, l'abbé Perdrau et autres. D'aucuns se guidant sur les révélations d'Anne Catherine Emerich, ont voulu résoudre les controverses suscitées autour du berceau ou du tombeau de la sainte Vierge, mais les difficultés subsistent. Dieu n'a pas voulu nous livrer

le secret de cette existence. Il a mis en lumière ce qui en fait son incomparable grandeur : l'étroite union de la Mère avec le Fils et son rôle dans l'économie de la Rédemption.

II

Dès l'origine le regard chrétien s'est reposé avec amour sur les quelques grandes scènes où se résume sa providentielle destinée. La Vierge recevant le salut de l'ange, la Mère de Dieu contemplant son Fils, la Mère des hommes debout au pied de la croix, et toujours en trouvant Marie intimement mêlée à tous les mystères du salut, la foi chrétienne a cru à ces vérités dûment révélées ; une Vierge mère de Dieu incarné pour nous, une associée de l'Adam Sauveur ; une femme singulièrement bénie, et pleine de grâces proportionnées à sa dignité suréminente. Assurer contre l'hérésie la claire affirmation de ces privilèges, puis chercher, compter, ordonner, chacun des dons célestes qu'il renferme, arriver à la vue parfaitement nette de ce groupe sauveur aperçu dès les premiers jours, et y découvrir enfin toutes les relations du Fils avec la mère et les relations de tous deux avec le genre humain : voilà le développement du dogme, et à travers les siècles le travail de la pensée catholique sous l'influence de l'Esprit Saint. L'Immaculée Conception, découle de la maternité divine, comme la conséquence d'un principe solidement établi. L'expression « Mère de Dieu » sanctionnée en 431 à Ephèse, résumait et concluait les discussions du siècle précédent sur la Trinité et l'Incarnation. Elle contenait aussi l'affirmation de la pureté sans tache et sans ombre de Marie : cette pureté absolue devait s'étendre jusqu'à l'exemption de la faute originelle.

Le sens catholique se porte droit vers cette conclusion qui fut admise de tout temps et partout dans l'Eglise par les simples. Mais dans le cours des siècles, plusieurs docteurs ont hésité sur ce point. Ce sera la gloire de notre siècle d'avoir préparé le triomphe complet de la sainte Vierge par une proclamation solennelle et définitive de son Immaculée Conception. La médaille miraculeuse montrée du ciel à Catherine Labouré avait mis sur toutes les lèvres, l'invocation « Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. »

L'Encyclique de Pie IX, *Ubi primum*, du 2 février 1849 et datée de l'exil, à Gaëte, avait été précédée de travaux nombreux des théologiens les plus éminents, et après que l'épiscopat dispersé eut assuré le Pape de la foi actuelle des peuples et de leur désir de voir cette foi proclamée, vint la fête à jamais mémorable du 8 décembre 1854.

Ce jour-là à Saint-Pierre, entouré de plus de 200 prélats, Pie IX docteur de l'Eglise universelle, définit comme dogme de foi : « Que la bienheureuse Vierge Marie, dès le premier instant de sa conception, par une grâce spéciale de Dieu, en vertu des mérites de Jésus-Christ, sauveur du genre humain, a été préservée et mise à l'abri de toute tache de la faute originelle. »

Du même jour est datée la bulle *Ineffabilis* qui promulguait pour le monde entier cette solennelle définition. Ce fut un tressaillement dans l'Eglise universelle rappelant celui qui avait accompagné jadis la définition de la maternité divine.

Ce dogme de l'Immaculée Conception est une vérité féconde. Méditée par les dévots serviteurs de Marie, il les amena à dégager de plus en plus deux autres gloires de la sainte Vierge, qui, admises jusqu'à présent par la liturgie et la piété catholiques n'ont cependant, jamais

été l'objet d'un jugement définitif : nous voulons parler de l'universelle médiation de Marie dans l'ordre de la grâce et de son assomption corporelle, etc. Ce jugement sera-t-il donné quelque jour ; il est permis de l'espérer, ce sera l'honneur de notre siècle d'y avoir prélué par des études approfondies.

III

Les études liturgiques ont en même temps durant ce siècle élaboré cette science du dogme marianite, et les écrivains catholiques l'ont fait passer dans l'esprit des fidèles. Contentons-nous de signaler dans le genre de recueils, de documents, la *Summa aurea* de Migne, et de Bourasse, les *Collectiones monumentorum* de l'évêque hongrois, Mgr Augustin de Roskovany, les commentaires du P. Bucceroni, et les thèses du P. L. Billot.

Quant aux prédicateurs, on peut dire que dans aucun siècle ils n'ont davantage parlé des gloires et de la puissance d'intercession de Marie. L'abbé Combalot, le P. Gratry, Mgr Guay, et le Père Monsabré comptent parmi les plus éloquents. Mais c'est de Rome que se sont fait entendre les plus beaux éloges de la sainte Vierge, et Léon XIII a déjà donné dix-sept encycliques sur le rosaire.

Les livres spéciaux n'ont pas manqué. Il en est de très remarquables tels que ceux de M. Aloys Schaefer, sur la Mère de Dieu dans l'Écriture Sainte, du Père Jean Jacquot, et du P. Faber. En 1855, Auguste Nicolas publie son ouvrage : *La Vierge Marie et le plan divin*, et plus tard le P. Petitalot donne la première édition de la « Vierge Marie d'après la théologie. » Mais le principal ouvrage méthodique et complet, répondant à une idée exprimée par Dom Gueranger en 1849 vient d'être publié, mai 1900,

par le P. J. B. Terrien. Il a donné deux volumes sur *La Mère de Dieu*, il en promet pour un très prochain avenir deux sur *La Mère des hommes*.

Il est très intéressant d'étudier Notre Dame dans le culte catholique au XIX siècle. En piété comme en tout le reste, notre temps a sans cesse évoqué le passé tout en poursuivant le développement de sa vie présente. Travail inachevé sans doute, mais qui ne laisse pas d'avoir accumulé de précieux matériaux. Sur les lueurs des révélations primitives il s'est fait peu de progrès, mais l'étude des anciennes liturgies, sans résoudre toutes les questions relatives à l'origine des fêtes de la Vierge, a du moins, revu, augmenté, entrepris même à nouveau de nombreux recueils de prières, ou proprement liturgiques, ou du moins se rattachant indirectement au culte public. Le cardinal Pitra, Mgr Lamy, le Père Drèves, le chanoine Chevalier et Léon Gauthier sont les principaux écrivains en cette matière. Dans nos églises chrétiennes, les arts ont toujours été associés au culte. Dans les catacombes et les premières basiliques, en Orient aussi bien qu'en occident, plus tard au moyen-âge, et jusqu'à notre époque, on voit paraître Marie peinte ou sculptée sur les murs, les verrières ou les portails, où elle paraît avec son cortège d'anges et de saints. Dans l'histoire du culte de Marie, la partie la mieux inventoriée jusqu'ici est l'histoire du culte local qui offre spécialement pour la France une collection de monographies des plus intéressantes, réunies en des ouvrages d'ensemble d'une grande valeur. Il faut mentionner spécialement M. Hamon, curé de Saint-Sulpice, et M. Louvier de la société de Jésus. Le premier nous a donné *Notre Dame de France* en sept volumes ; le second *Les grands sanctuaires de la très sainte Vierge en France*.

L'art lui-même s'est senti des travaux faits sur l'histoire. L'imagerie religieuse a multiplié à profusion les statues et les peintures représentant la très sainte Vierge. Un très grand nombre sans doute pèchent contre la loi de l'esthétique; elles en sont pas moins la marque d'une piété très vive, très générale à l'égard de la Mère du Christ. Parmi les œuvres vraiment artistiques et qui resteront, il faut signaler les vierges de M. Ernest Hébert, la *Notre-Dame de Lourdes* de Fabische, et les fresques de la salle de l'Immaculée Conception, au Vatican, œuvre de Francesco Podeschi. Mais le monument par excellence à ce point de vue, est la basilique de Fourvières à Lyon, « œuvre immense et svelte, d'un style à part, où s'unissent sans cesse le grand et le délicat, où lignes droites, cintres antiques, brisures ogivales se mêlent sans disparate, où les formes architecturales appellent les sculptures, les marbres, les ors et les mosaïques et reçoivent de toute la décoration, un complément à la fois nécessaire et splendide. »

* * *

Les manifestations miraculeuses de la sainte Vierge, transformant une âme et la faisant soudainement passer d'une religion étrangère à la vraie foi n'ont pas manqué dans notre siècle. Le fait le plus mémorable et le plus authentiquement constaté est sans doute celui du 20 janvier 1842, dans l'église Saint-André delle Frette, à Rome et dont Alphonse Ratisbonne a été l'objet. Parmi les catholiques les deux moyens d'action, attrait et prière, sont encore à peu près ceux par lesquels le culte privé de la sainte Vierge sert à la perfection ou à la sanctification des âmes plus avancées.

Le curé d'Ars, Pie IX, Dom Bosco, Madame Barat,

et bien d'autres dont les vertus ont été universellement vénérées ont eu pour cachet spécial, une grande dévotion envers Marie. Le signe de la vierge est également empreint sur les forts restés à combattre dans le monde. Citons surtout, le capitaine Marceau, le général de Sonis, et Winthorst.

* * *

Le culte public proprement dit, offert à Dieu au nom de toute l'Eglise : c'est la liturgie de la messe et de l'office. De nos jours, la part de la sainte Vierge y est grande, et nombreuses sont les fêtes instituées en l'honneur des mystères de toute sa vie, ou à l'occasion de sa bienveillante intervention en faveur des hommes. Beaucoup de diocèses et de corps religieux, en ajoutent par dévotion plusieurs autres, en vertu d'une autorisation spéciale. L'état présent de la liturgie, qui correspond toujours au dogme et à ses progrès, traduit et rend sensible cette vérité fondamentale, que tous les privilèges de Marie, se relient à sa dignité de Mère de Dieu, le souvenir de la maternité divine dominant toutes les fêtes de Notre-Dame. Au-dessous du culte public de la liturgie, mais au-dessus du culte privé, se placent les hommages rendus en commun à Notre-Dame par les fidèles diversement réunis ou groupés en son honneur. Le *mois de Marie* est passé dans nos mœurs ; la *Congrégation de la sainte Vierge* ayant son centre à Rome, compte ses membres par centaines de mille dans le monde entier. L'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires s'est aussi répandue par tout l'univers ; des instituts religieux, en grand nombre, se sont mis sous la protection de Marie.

* * *

Nous avons aussi à citer dans notre siècle plusieurs exemples de dévotion publique des peuples, spécialement en France. On sait que les canons pris en Crimée sont devenus la gigantesque statue de Notre-Dame de France.

Les apparitions de Marie à la Salette, à Lourdes, à Pontmain, ont suscité un mouvement de pèlerinages qui est loin de se ralentir, et pour lesquels les encouragements de Rome n'ont pas manqué : brefs laudatifs, concessions d'indulgences, etc.

La prière a toujours été la grande force de l'Eglise. Rome par la voix du Pape a plusieurs fois dans notre siècle réuni dans la prière, l'Eglise entière aux pieds de Marie. Pie VII, pendant sa captivité à Savonne, puis durant l'exil de Ligurie, invoque et fait invoquer la Vierge, puis après son retour triomphal dans Rome, institue en son honneur la fête de Notre-Dame auxilia-trice. Pie IX, définit l'Immaculée Conception. Léon XIII, depuis dix-sept ans déjà, renouvelle à chaque retour d'octobre, ses pressants appels et jette le monde chrétien aux pieds de la Vierge du Rosaire.

A tant d'hommages rendus à Marie, l'année 1900 doit en joindre un dernier, et sous une forme spéciale à notre siècle. Un congrès catholique en l'honneur de la très sainte Vierge sera tenu à Lyon du 5 au 8 septembre prochain. La part de la sainte Vierge dans l'histoire religieuse du XIX siècle, sera le principal objet des deux séances d'études.

EN CHINE

Les rebelles

À l' commencement de l'année dernière, on pouvait dresser un assez triste bilan des pertes subies par les missions de Chine. Au Su-Tchuen, dans le Hou-pé, dans le Kouang-Si, au Kiang-Si, au Kouang-Tong, au Chan-Tong, c'était la destruction de plusieurs chapelles, des incendies d'églises, des pillages de chrétiens, des massacres. Peu après, cependant, était publié le fameux édit du 15 mars 1899, fixant les relations entre les autorités locales et le clergé catholique dans un sens des plus favorables à l'Eglise.

Les destructions continuèrent.

Les 29 avril et 12 mai, Mgr Raynaud, vicaire apostolique du Tché-Kiang, envoyant aux *Missions catholiques* de lugubres nouvelles, écrivait : « Jamais tant de troubles et tant de tempêtes ; jamais de si nombreuses conversions ! » La situation allait s'aggravant de plus en plus au Tai-cheou, et les bandits détruisaient tout sur leur passage. Les troupes de rebelles comptaient de quatre à cinq mille individus tous bien armés et pressés autour d'oriflammes qui portaient cette inscription, ou d'autres analogues : « Protéger le royaume. Exterminer la religion. »

Dans le courant de juillet, une bande conduite par un certain Ouang-Ché-Ouan envahissait le forum de Ong-Ky-Miao, dans le Su-Tchuen, tuait un chrétien, en blessait un autre, pillait les biens des familles catholiques, puis renouvelait ses exploits à Ché-Ouan-Tchang, et les

montagnes de Yu-Keou-Guo, servaient d'asile à nombre de gens décidés à reprendre au plus tôt une aussi bonne besogne. A peu près à la même époque, le village chrétien de Youn-Foung, au Kiang-Si, était saccagé ; M. Festa recevait des coups et des blessures, et un autre Lazariste du même vicariat subissait force mauvais traitements en présence d'une foule qui hurlait : « Mort au diable d'Europe ! » La sous-préfecture de Sei-jam dans le Hou-Nan était ravagée.

Le Chang-Tong septentrional devint le théâtre de scènes de pillages ; 132 chrétientés au moins furent détruites. — Excepté les églises des grandes résidences, nombre de chapelles et de maisons de chrétiens ont été brûlées et saccagées dans le Chang-Tong méridional et des chrétiens cruellement massacrés. — Enfin on se souvient qu'au Sud, dans la province du Yun-Nan, le consulat français de Mong-tse a été attaqué par les Chinois.

* * *

Aujourd'hui les dépêches d'origine anglaise nous entretiennent longuement des méfaits des gens à qui elles donnent le nom bizarre de « boxeurs » et qui semblent commettre leurs méfaits en bandes redoutables. Certains détails peuvent faire penser que les faits sont grossis, néanmoins il paraît raisonnable de croire que l'on se trouve en présence de l'un de ces mouvements si fréquents en Chine et qui sont comme une maladie endémique de ce pays.

Les boxeurs doivent appartenir à l'une ou à plusieurs de ces nombreuses sociétés secrètes qui germent et vivent avec une étonnante facilité sur le sol de la Chine, Ta-Tao-Hoei, ou Grands Couteaux, Tchang-Mao ou Grandes Chevelures, Pé-lien-Kiao ou du Nénuphar blanc, etc.,

et auxquelles tous les prétextes sont bons pour susciter des révoltes. Tantôt c'est pour le Chan-Tong la présence des Allemands, tantôt c'est le voisinage des Français comme dans le Yun-Nan, quelquefois c'est un esprit de vengeance qui anime un bandit puissant ainsi qu'on l'a vu dans le Su-Tchuen, souvent ce sont des raisons d'un ordre tout privé qui poussent des tyranneaux de village à recourir aux bons offices des Grands Couteaux ou d'autres braves gens de même acabit. Un village se convertit, dès lors plus de contributions pour les pagodes, plus d'exactions, rien que les taxes légales ; il n'en faut pas davantage pour irriter certains notables et déchaîner une persécution sur le pays.

* * *

Pendant que l'on constate tant de soulèvements, la religion catholique officiellement honorée fait dans le céleste empire de rapides progrès. Sur beaucoup de points les missionnaires ne suffisent plus à la tâche.

Les missionnaires de notre temps n'ont pas dégénéré, mais ils trouvent dans la vie de devanciers dont ils continuent avec tant de fruit les travaux, de nobles exemples et un encouragement à poursuivre l'œuvre si heureusement commencée jadis.

LE PERE GRATRY (1)

I

LÈVE de seconde au collège de Tours, vers 1821, Alphonse Gratry perd la foi avec tous ses disciples, victimes comme lui de l'irréligion d'un professeur voltairien. Mais bientôt la réflexion sérieuse réveille en lui le sentiment religieux ; il rencontre à la fin de sa philosophie, après avoir remporté le second prix de dissertation latine et le premier prix de dissertation française, un jeune maître qui, servant d'instrument à la grâce, porta le dernier coup à son incrédulité en lui faisant la confidence de la résolution qu'il avait prise de consacrer sa vie au service de Jésus-Christ. La lecture des soirées de Saint-Petersbourg, du comte de Maistre lui fit "comprendre l'union possible et nécessaire de la science et de la religion, et tout aussitôt il sentit une grande ardeur pour entrer dans cette voie et pour contribuer à la transformation intellectuelle de l'Europe." En six semaines de vacances, il se prépare pour entrer à l'Ecole Polytechnique, où il passe deux années luttant contre les épreuves spirituelles qui viennent l'assaillir, tout en se livrant avec ardeur à l'étude des sciences qu'il avait jusqu'alors négligées. Il communit tous les dimanches, lit, et médite en écrivant, l'Écriture Sainte et très spécialement l'Évangile. A la fin de sa seconde année, il donne sa démission, puis se retire dans une petite chambre d'hôtel garnie, avec quelques livres et se soumet à la vie la plus sobre, la plus austère.

(1) Sa vie et ses œuvres par le cardinal Perraud, Paris 1900.

Il part ensuite pour Strasbourg où il obtient du célèbre abbé Baudin d'être agrégé à sa société naissante. Il y demeure onze ans, durant lesquels il fait ses études théologiques et reçoit les Saints Ordres.

Il entre plus tard comme postulant au couvent des Rédemptoristes de Bischenberg. Cette maison fut fermée en 1830, les religieux furent dispersés, Alphonse Gratry rentra à Strasbourg, et pendant dix ans, il fut employé aux fonctions de l'enseignement. De 1840 à 1846, on lui confie la direction du collège Stanislas à Paris, où il a au nombre de ses collaborateurs Frédéric Ozanam comme professeur de rhétorique.

Dès le commencement, Gratry sut faire comprendre et accepter à tous, maîtres et élèves, que le but véritable de l'éducation était d'élever les âmes, de former des hommes et des chrétiens, armés de solides convictions, de les rendre capables de servir utilement le pays et en toute chose de faire honneur à leur foi. Dans cette maison l'abbé Gratry exerçait une action d'ensemble sur tout le personnel du collège par ses prédications à la chapelle. En outre, il fit, en philosophie et en rhétorique une sélection d'élèves qu'il enleva à la salle commune d'étude pour les installer dans une pièce voisine de son cabinet. Là, ces jeunes gens préludaient à leur métier d'hommes en travaillant sans être surveillés par aucun maître et sous la seule garde de leur conscience et de leur honneur. En outre, deux ou trois fois par mois, il les réunissait à sa table, et au cours d'un repas frugal et délicatement servi, il causait avec eux sur les besoins de l'Eglise et des âmes, le travail à faire par la plume et la parole pour sauver le monde et établir parmi les hommes le règne de la vérité, de la justice et de la charité. Si l'éducation consiste, dit ici Mgr. Perraud, suivant son sens le plus étymologique et le plus vrai, à

élever les hommes, à les faire sortir des petitesse de l'égoïsme et de ses vulgaires ambitions, pour leur faire concevoir la plus haute idée du don de la vie, et leur apprendre à en tirer le meilleur parti possible, l'abbé Gratry fut un éducateur parfait.

En 1846, l'abbé Gratry fut nommé aumônier de l'école Normale Supérieure, charge qu'il occupa durant cinq années. C'est l'année suivante que le futur cardinal Perraud entra lui-même comme élève à l'Ecole Normale, et noua avec son aumônier des relations qui devaient avoir sur toute la suite de ses destinées les conséquences les plus décisives. Le cardinal Perraud parle en termes émus de l'apostolat exercé par l'abbé Gratry dans cette institution alors ouverte à toutes les idées, à toutes les opinions. Le prestige que lui assurait une science universelle et profonde, l'autorité indiscutable qui s'attachait à sa parole à la fois simple et forte, vibrante, substantielle, et pardessus tout évangélique, l'affection paternelle qu'il témoignait à tous les élèves attirait tous les cœurs, même alors que l'esprit devenait rebelle à ses enseignements. Les élèves catholiques, obligés de défendre leurs convictions contre les attaques incessantes de leurs camarades incroyants, étaient toujours assurés de trouver auprès de l'abbé Gratry, la solution victorieuse de tous les doutes soulevés contre leur foi.

En 1844, à la suite d'une polémique avec un collègue, Mr Vachereau, l'abbé Gratry se démet de ses fonctions d'aumônier de l'Ecole Normale. Il accepte de Mgr Dupanloup le titre de Vicaire général honoraire et vient résider à l'évêché d'Orléans jusqu'aux mois d'août 1852. En 1852, la congrégation de l'Oratoire se rétablit sous l'inspiration de l'abbé Gratry avec le concours de quelques prêtres parmi lesquels l'abbé Perraud, et Henri

Perreyve. Le biographe donne ici d'intéressants détails sur la vie de son héros à la tête de sa nouvelle communauté : la régularité exemplaire, l'emploi minutieux de son temps, la direction imprimée aux idées et aux actes de ses confrères, faisant tout converger au but qui fut celui de toute sa vie : servir le plus utilement possible l'Eglise et les âmes.

En 1861, le Père Gratry, pour cause de santé, fut autorisé à demeurer en dehors de la communauté avec un de ses religieux, mais cependant sans se séparer complètement d'une famille dont il demeurait le père et qui se réunissait souvent autour de lui.

II

Nous avons résumé ce qui concerne l'homme et le prêtre, voici maintenant quelque chose sur le philosophe. Car le père Gratry a été un philosophe. Il doit même être rangé parmi ceux qui auront le mieux mérité de leur temps et de leur pays, de l'humanité tout entière. Il n'est pas de système qui porte son nom, mais, disciple de St Augustin et de St Thomas, il est de ceux qui ont le plus hautement proclamé les droits de la raison et affirmé la légitimité de ses recherches dans le domaine de la philosophie.

Mais outre son infirmité native, cette raison souffre de maladies intellectuelles que le Père Gratry décrit avec exactitude et vigueur, concluant que plus que jamais de notre temps, l'esprit humain a besoin d'être relevé et sauvé par une puissance supérieure s'il ne veut pas s'arrêter à mi-chemin dans la recherche et la conquête de la vérité totale.

Ce n'est pas la raison toute seule, c'est tout l'homme, à savoir : son intelligence, sa volonté, son cœur qui



doivent s'employer de concert à rechercher la vérité. Selon le P. Gratry, la vraie méthode philosophique est donc de faire concourir toutes les facultés de l'âme à l'étude des problèmes qui sollicitent la curiosité légitime et l'attention de l'homme. Ce n'est pas assez, le philosophe doit avoir soin de ne pas s'isoler de ceux qui ont médité avant lui sur les mêmes questions. Sans aliéner la liberté nécessaire de ses recherches, il les rendra tout à la fois plus faciles et plus fructueuses, s'il se sert avec intelligence des travaux accomplis avant lui. Le P. Gratry n'a pas été un solipse. Pour combattre et réduire au silence les sophistes, il n'a cru au contraire pouvoir les mieux combattre qu'en leur opposant le concert à peu près unanime des plus grands esprits qui aient cultivé et honoré la philosophie.

Le philosophe doit encore se mettre en connection avec les autres sciences, se familiariser avec leurs méthodes et leurs résultats. A l'instar des grands hommes du dix-septième siècle le P. Gratry était une sorte de vivante encyclopédie, où les mathématiques, l'astronomie, les sciences naturelles avaient leur place auprès de la philosophie, de la Théologie, et d'une connaissance approfondie des lettres grecques, latines et françaises. Sachant qu'il ne faut point séparer la chaleur de la lumière, et que l'esprit grandit quand il fait chaud dans l'âme, Gratry philosophe apportait à l'étude l'ardeur et l'amour que soutenait en lui une piété sacerdotale des plus ardentes.

Pour étudier avec fruit les problèmes de la philosophie il faut lutter avec une énergie souveraine contre les deux formes de l'égoïsme ; l'orgueil et la cupidité sensuelle, en soumettant la chair à la raison et la raison à Dieu. Ces deux forces, selon le P. Gratry, ne demandent pour devenir des forces saintes que d'être em-

ployées par l'amour de Dieu et de nos frères, au lieu d'être employées par l'égoïsme. Leur pénétration mutuelle, quand l'égoïsme ne les arrête plus en deux foyers mauvais, devient la vie, la lumière, le feu sacré de l'âme. Telle est la psychologie du P. Gratry, déduite de la connaissance expérimentale de la nature humaine, de ses ressources, de ses lacunes, de ses besoins, de ses périls, et par la même, pénétrée des maximes fondamentales de la sagesse évangélique.

Le P. Gratry à qui on a reproché son mysticisme n'a pas méconnu la distinction fondamentale des deux ordres de connaissance ; il n'a pas confondu avec les opérations de la vie surnaturelle de la grâce, les ressources et les fonctions normales de la saine raison agissant dans la sphère de ses attributions et de ses pouvoirs naturels, il n'a pas étouffé la libre et légitime évolution de la philosophie sous le poids des dogmes révélés. Mais la raison, même la plus développée et la mieux dirigée, a ses bornes, qu'elle ne saurait franchir, si elle est abandonnée à ses seules forces. En outre, dans sa sphère légitime d'action elle est en un perpétuel contact avec des influences sensibles ou passionnelles qui demeurent aisément pour elle des causes d'erreur.

Il y a deux degrés de l'intelligible divin : dans le premier la raison à sa sphère propre ; on ne peut atteindre le second que par la foi et le secours de la grâce.

Acquise par la raison, la science de Dieu est une vue encore énigmatique, médiate, directe. Provoquée par une sorte d'instinctive et sourde excitation, la raison éprouve le besoin d'une vue directe de cette vérité qui est Dieu, la foi intervient alors pour rendre l'âme capable d'appréhender ces vérités supérieures qui dépassent sa portée naturelle. User sainement de la raison, soit avant le don de la foi soit après l'avoir reçu, voilà bien la vraie philosophie.

Pour la méthode, sans mépriser ou même négliger le syllogisme dont les lois lui sont très familières, le P. Gratry s'est cependant attaché avec une complaisance particulière à mettre en relief le procédé inductif s'autorisant en cela des noms de Platon, de saint Augustin et de Leibnitz. A ce sujet le Card. Perraud défend énergiquement le P. Gratry contre certaines accusations portées contre lui par d'autres biographes.

III

D'ordinaire, les ouvrages de polémique ne survivent guère aux circonstances et aux conflits qui les ont provoqués. Il serait regrettable, dit Mgr Perraud, qu'il en fût de même pour les trois volumes dans lesquels le P. Gratry s'est montré polémiste de premier ordre par la vigueur de son argumentation, en même temps qu'un champion très habile et expérimenté de la philosophie rationnelle et du christianisme. Le P. Gratry avait eu d'abord à combattre M. Vachereau, son collègue à l'École Normale. Il fut aussi un adversaire redoutable de Renan, le trop fameux auteur de la Vie de Jésus. Aidé des recherches de M. Le Hir, de Saint-Sulpice, du P. Lescœur, il fut aisé au P. Gratry de montrer avec quel sans-gêne l'apostat Renan avait traité les textes évangéliques.

Son petit livre « Jésus-Christ, réponse à M. Renan » fut vraiment le triomphe du bon sens et de la vraie critique mis au service de la vérité. Mais même au cours de cette polémique, comme dans tous ses autres écrits, le P. Gratry a toujours sauvegardé la charité à l'égard des personnes. Il a combattu parce que les intérêts de la vérité lui en imposaient l'obligation.

Par voie d'exposition directe et non contentieuse, il

s'est efforcé de montrer la vérité belle et bienfaisante, amie de l'homme, compagne nécessaire de son pèlerinage terrestre, digne d'être recherchée, conquise, possédée, aimée, au prix des plus grands efforts, et même des sacrifices les plus coûteux.

Pratiquant la justice et la charité à l'égard de son adversaire, il avait uniquement le désir non de l'abattre et de l'humilier, mais de l'éclairer, de le convaincre, parlant tout à la fois à sa conscience et à son cœur, tâchant de l'amener à reconnaître lui-même ses erreurs, et à s'incliner devant la puissance de la vérité.

IV

Le P. Gratry a eu la flamme de l'apostolat. Il témoigne lui-même qu'elle s'alluma dans son âme presque au même temps que la lumière de la foi lui eut été rendue, et sa vocation au sacerdoce ne fut pour ainsi dire que l'éclosion d'un germe fécond de l'apostolat, déposé dans son âme par *Celui* qui l'avait tout d'un coup arraché aux désolantes ténèbres de l'incrédulité. Toute sa vie, il a été fidèle à la méthode qu'il avait pratiquée, alors qu'il était appliqué à l'enseignement durant sa jeunesse sacerdotale, méthode de travail et de prière par laquelle il se disposait à être soit par sa parole, soit par ses écrits, un semeur de la bonne nouvelle dans les âmes. Sa prédication était lumineuse, chaude, pénétrante. Par le ministère intime de la confession, exercé au milieu des élèves de l'École Normale, aussi bien que plus tard, lorsque s'élargit le théâtre de son action apostolique, il fit voir constamment la préoccupation unique chez lui d'éclairer, de sanctifier les âmes, de venir en aide aux misères des hommes et de les rendre meilleurs.

Grand esprit, noble cœur : a dit de lui Léon XIII.

Non seulement il a été apôtre ; mais il a été *fomenteur* d'apôtres. Parlant avec enthousiasme de la mission du prêtre catholique et du bonheur privilégié de ceux que Jésus-Christ appelle à la communication de son sacerdoce, afin de susciter des vocations et de procurer à l'Eglise un plus grand nombre d'ouvriers évangéliques, il savait en même temps reconnaître la légitimité des autres formes de l'activité humaine, et s'adressant aux simples fidèles, il exhortait tous les hommes de cœur et de conscience chrétienne à travailler pour la justice, la vérité, la liberté et la paix.

Trois ouvrages du P. Gratry se rapportent plus spécialement à sa mission d'apologiste et d'apôtre ; la « Crise de la foi », « l'Apologie du Credo » et « Le mois de Marie. »

V

Le P. Gratry a été de plus un précurseur *d'idées...* Quand parut l'encyclique *Æterni Patris*, rendant à saint Thomas d'Aquin la place qui lui appartient dans la philosophie, le P. Gratry put se féliciter d'avoir toujours été un admirateur enthousiaste de l'ange de l'école aussi bien que de la philosophie scolastique représentée par celui qui à lui seul a été l'encyclopédie vivante de toute la science du moyen-âge. Deux ouvrages, l'un « De la connaissance de Dieu », l'autre « De la logique », ayant précédé d'un quart de siècle la lettre pontificale, nous montrent leur auteur, le P. Gratry, fervent disciple de saint Thomas d'Aquin dont il dit : « Il y a en lui des hauteurs, des profondeurs, des précisions que l'intelligence contemporaine est loin de pouvoir soupçonner et que l'on comprendra peut-être dans quelques générations, si la philosophie se relève, si la sagesse reparait parmi nous. » N'était-ce pas là pressen-

tir l'œuvre de relèvement philosophique accompli sous nos yeux depuis vingt ans.

Dans un autre ordre d'idées le P. Gratry a été encore un précurseur, préluant en des pages émues au mouvement pacificateur qui devait recevoir son plein épanouissement à la conférence de La Haye.

Pour des causes diverses parmi lesquelles il faut compter le refus d'admettre un représentant du Saint-Siège, les résultats pratiques de cette conférence resteront nuls ou de peu d'importance. N'empêche cependant que les vœux émis ne conservent leur valeur et puissent plus tard servir de base à une action plus complète et plus décisive. Avant d'en arriver là, le monde verra sans doute de nouveau de ces conflits épouvantables où le sang humain coule à flots alors que pour le bien de l'humanité, il serait si facile d'obtenir d'un arbitrage international le règlement de toutes les questions.

Epris d'un amour ardent pour les hommes ses frères, le P. Gratry a bien souvent dans ses discours et ses écrits exprimé cette pensée. Il a travaillé avec ardeur à l'inculquer aux esprits sérieux, et a fait sur ce sujet une véritable propagande.

Il en faut dire autant des questions sociales et de tout ce qui se rattache à ce qu'on est convenu d'appeler l'économie politique. La propriété, la famille, les devoirs des riches et des patrons, les devoirs et les droits des travailleurs, les salaires, la création des institutions économiques et de prévoyance, les associations corporatives, la connection intime des lois éternelles de la religion, avec le mécanisme des fonctions et des relations sociales, tels sont les différents sujets traités par Léon XIII, dans son encyclique *De Conditione officium*, dans laquelle le Pape résolvait d'une façon substantielle et lumineuse la grande question sociale. Le P. Gratry,

plusieurs années auparavant, alors que ces matières ne préoccupaient que de rares esprits, s'y adonnait avec ardeur et son « Catéchisme social » pourrait être comparé à une table analytique de la lettre papale de 1891.

De même pour l'esclavage, plus tard si énergiquement dénoncé par Léon XIII, dans sa lettre aux évêques du Brésil, du 1er avril 1888, et dans son encyclique du 20 juin de la même année, encyclique suivie d'une croisade servie avec le plus admirable dévouement par le cardinal Lavigerie. En 1863, le P. Gratry écrivait à la fin de son commentaire sur l'évangile de saint Mathieu : « dans toute l'Afrique, on voit les hommes tués et chassés comme gibier, à époque fixe, chaque année, puis les grandes hécatombes qui à la mort des rois sauvages immolent des hommes de par la loi civile et religieuse, non par centaines, mais par milliers, puis les longues et indescriptibles tortures que font souffrir les cannibales à l'ennemi vaincu. »

Le P. Gratry est revenu plusieurs fois sur ce même sujet.

VI

Le cardinal Perraud parle aussi de son héros comme écrivain—qu'il nous donne presque comme un modèle et un maître. — Une probité scrupuleuse, le dédain de la publicité, l'élévation des pensées et des sentiments, la chaleur et la vie dans l'expression et par-dessus tout quelque chose d'absolument personnel et qui était le fruit d'une méditation longue et profonde : voilà ce que l'on remarque particulièrement dans le style et les écrits du célèbre oratorien.

Le Card. Perraud ferme son livre par un épilogue dans lequel il raconte avec émotion, la dernière maladie et la mort du P. Gratry. Il ne pouvait le faire, sans dire

quelques mots, au moins, de l'épisode douloureux traversé par le P. Gratry à l'époque et à l'occasion du concile du Vatican. Il sait le faire sans porter atteinte à la vérité historique, exprimant en toute sincérité le regret d'avoir vu son illustre maître s'engager dans une polémique pour laquelle il n'était pas préparé. Il affirme qu'en se rangeant parmi les opposants de l'infaillibilité pontificale, le P. Gratry voulait accomplir un devoir de conscience.

Du reste, sa soumission prompte et entière, au décret du concile, servit à faire voir en lui, cette fois comme toujours, un prêtre fidèle à l'obéissance sacerdotale et filiale envers l'Eglise et son chef.

LE MONDE RELIGIEUX

ROME. — *L'ossuaire de la garde suisse du Vatican.* — Mgr Zardetti, archevêque de Moressio, ancien évêque de Saint-Cloud et archevêque démissionnaire de Bukarest, a récemment béni la chapelle du nouvel ossuaire de la garde-suisse du Pape, monument gothique élevé au cimetière de Saint-Laurent hors les murs.

C'est le troisième ossuaire, construit à Rome pour la garde suisse. Dès son institution, sous le Pape Jules II, en 1510, la garde suisse eut son ossuaire au cimetière allemand de Santa Maria del Campo Santo, à côté de la basilique vaticane.

C'est là que furent enterrés les 200 suisses, tombés sur la place de Saint-Pierre, lors du terrible sac de Rome du 6 mai 1527, par les reîtres allemands, commandés par le connétable de Bourbon et le fameux lansquenet

Fruntsberg ; leur mort héroïque permit au Pape Clément VII de se réfugier au château de Saint-Ange.

En 1653, on établit pour la garde suisse un ossuaire, à côté de l'église de San Pellegrino, au Borgo Rio, église restaurée aux frais des soldats suisses.

Cette église et l'ossuaire sont situés dans l'ancienne naumachie de Néron, entre le Vatican et la Porta Angelica. En 1658, sur l'ordre du Pape Alexandre VII le Chapitre de Saint-Pierre fit don de l'église et du cimetière à la garde suisse.

Mais après l'usurpation subalpine, la garde suisse fut dépouillée de ses biens, et ceux de ses membres décédés à Rome durent être enterrés au cimetière communal de Saint-Laurent. La chapelle qui surmonte l'ossuaire actuel et qui vient d'être bénite, est construite dans le style gothique ; elle forme un ornement du Campo Verano.

France. — *Les zouaves pontificaux et la Tunique d'Argenteuil.* — En 1894, des francs-maçons avaient parlé d'enlever et de faire disparaître la Sainte Tunique qu'ils traitaient de vieille guenille.

Les zouaves pontificaux se sont offerts de la veiller jour et nuit, et Mgr l'évêque de Versailles les constitua « gardes d'honneur ».

Depuis cette époque, la dévotion à la Sainte Tunique s'est accentuée dans le régiment et il en a été récompensé par plusieurs grâces extraordinaires.

Tous les ans, les zouaves font leur pèlerinage fidèlement.

— *Les catholiques et l'alcoolisme.* — Le congrès catholique à Paris s'est occupé sérieusement de la question de l'alcoolisme.

Les représentants de la Fédération française de la

Croix-Blanche ont expliqué, dans la commission des œuvres sociales, la nécessité pour les catholiques de prendre part à une lutte qui sollicite tous ceux auxquels tient à cœur de sauver la santé physique et morale de nos générations.

Nos œuvres de préservation ou de relèvement, au point de vue spirituel et économique, sont menacées par l'extention rapide d'un mal qui éteint les qualités de l'homme en déprimant son corps et en ruinant ses ressources.

Il serait dangereux de laisser croire que la charité chrétienne se désintéresse d'un danger si sérieux en abandonnant le soin d'y parer aux protestants et aux simples philanthropes. Ceux-ci s'étonnent de ne pas rencontrer à côté des leurs une organisation catholique vouée à l'œuvre de la tempérance si conforme aux principes évangéliques.

La Fédération française de la Croix-Blanche présente à nos coreligionnaires un groupement où ils rencontreront une sauvegarde contre le fléau et un moyen d'y arracher les autres sans être exposés à des influences hostiles à leurs principes religieux. Elle leur permet de prendre une part active au mouvement des sociétés de tempérance, seul moyen efficace, d'après l'expérience, de refréner l'alcoolisme, parce que seul il agit sur la volonté même de l'homme et lui donne un appui moral, tandis que les mesures législatives sont presque impuissantes à terrasser un vice inhérent aux passions individuelles et favorisé par les préjugés communs.

Mme Duclos l'a fort bien mis en lumière dans le beau rapport qu'elle a présenté à la section des femmes, sur les efforts tentés dans les divers pays par l'autorité publique.

Enfin Mgr Savoye, directeur des œuvres de tempérance du diocèse de Lauzanne et Genève, a développé,

dans l'assemblée générale les raisons d'ordre religieux et patriotique qui appellent le dévouement des catholiques de France sur ce terrain où ceux de la Suisse leur donnent depuis plusieurs années de si précieux exemples.

Dans la discussion qui a suivi ces différents rapports, on a fort justement remarqué ceci : les prêtres en leur enseignement condamnent, il est vrai, les excès scandaleux de l'ivrognerie brutale ; mais, faute de connaître le véritable caractère de l'alcoolisme latent, ils négligent de mettre les fidèles en garde contre les consommations répétées par la gourmandise sans provoquer des accidents grossiers, mais dont les conséquences sont l'intoxication générale la plus dangereuse.

En conséquence, le Congrès a émis le vœu que les catholiques et en particulier le clergé étudient la question de l'alcoolisme et forment partout où cela sera possible des Sociétés de tempérance locales reliées à la Fédération de la Croix-Blanche.

Que les institutions catholiques et les directeurs de patronage et de cercles propagent l'enseignement anti-alcoolique dans leurs établissements et y fondent des Sociétés de tempérance cadettes si utile pour préserver la jeunesse de contracter des habitudes difficiles à rompre plus tard.

Que les femmes catholiques mettent au service de la cause antialcoolique leur influence si puissante au foyer domestique et entrent également dans les Sociétés de tempérance avec leurs maris et leurs enfants

Suisse. — *Un séminaire international de théologie à Fribourg.* — Les évêques de la Suisse catholique viennent de se réunir dans une grande pensée : celle de fonder à Fribourg, cette sentinelle avancée du monde chrétien, un Séminaire international de théologie, annexe à son Université.

S. S Léon XIII a donné son encouragement le plus pressant à cette fondation, destinée à une formation du jeune clergé d'après les intentions qu'il exprimait l'année dernière aux évêques de France.

Fribourg a déjà beaucoup fait pour l'enseignement chrétien. On sait que son collège de Jésuites a donné à la France plusieurs générations d'hommes supérieurs : et en ce moment son Université catholique y brille d'un vif éclat, et reçoit des élèves de toutes les parties du monde.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages reçus

LE PERE GRATRY, *sa vie et ses œuvres*, par S. E. le Cardinal PERRAUD, évêque d'Autun, membre de l'Académie française. Un vol. in-12 de x-354 pages avec portrait. Prix ; 3 fr. *franco*, 3 fr. 95. ; in 8°, prix : 5 francs. (Librairie Ch. Douuiol, 29, rue de Tournon, Paris,) Montréal et Québec, chez les principaux libraires catholiques .

Les amis du P. Gratry, et ils sont nombreux, attendaient depuis sa mort (7 février 1872) l'hommage que vient de rendre à ce prêtre incomparable l'illustre et pieux évêque d'Autun. Seul survivant d'une pléiade d'élite qui devait faire revivre l'Oratoire de France, le grand évêque n'avait qu'à réunir ses souvenirs pour mettre la dernière touche à un portrait déjà ébauché tant de fois avant lui. Un prêtre seul, et un prêtre donné à l'Eglise par l'ancien-aumônier de l'Ecole normale supérieur, était seul à même d'analyser, de pénétrer et de rendre tout ce qu'il y avait de noble, de complexe, de surnaturel et d'original dans un esprit aussi puissant et si vraiment extraordinaire.

A prendre cette vie par le côté extérieur et public, on peut dire qu'elle côtoie plutôt les événements du siècle qu'elle ne s'y mêle en réalité.

Le P. Graty est avant tout un penseur qui poursuit à l'écart le cours de ses méditations, non pas toutefois comme le poète antique qui s'isole dédaigneusement de la foule, mais comme tous les philosophes chrétiens qui puisent dans un long commerce avec Dieu et dans un travail incessant le secret de venir en aide à leurs semblables et de les sauver. Le P. Graty quitte apparemment les hommes pour les retrouver en Dieu? Est-il étonnant qu'il ait fait si peu de bruit et opéré un si grand bien? Quarante ans après sa mort, il exerce encore, par ses doctrines et par ses exemples, une influence toujours bénie; son nom demeure inséparable de ceux de Charles Perraud et de Henry Perreyve, les trois plus belles âmes, les trois figures sacerdotales les plus sympathiques, les plus aimées du XIX^e siècle.

Son éminence le Cardinal Perraud étudie tour à tour :

L'homme et le prêtre, sa conversion, sa vocation, l'élève de l'Ecole polytechnique, le Directeur de Stanislas, l'aumônier de l'Ecole normale, l'Oratoire, ses relations avec Henry Perreyve, sa conception de sacerdoce, le philosophe, le polémiste, l'Apologiste et l'Apôtre, le Précurseur, l'Ecrivain.

Un *curriculum vitæ* et une Bibliographie des œuvres terminent ce travail dont le plus grand défaut est de s'être fait attendre si longtemps. Nous retrouvons le cachet de distinction, d'atticisme et de sobriété, et cet amour de la France et de l'Eglise qui ont porté si haut la réputation littéraire et théologique de Mgr Perraud. Mgr LE MONNIER.

Actes Episcopaux

EVÊCHÉ DE VALLEYFIELD, 13 juin 1900. — Circulaire de Monseigneur l'Evêque de Valleyfield au Clergé de son diocèse.

I Consécration au Sacré-Cœur de Jésus.

II Retraite pastorale.